Adi Ophir - Ariella Azoulay

LE LIEU DE L'AMOUR
Hommage à Jean-Luc Nancy

Adi Ophir. Commençons par une définition. L'amour est...

Ariella Azoulay. Pourrait-on commencer ainsi un texte sur l'amour ? Aujourd'hui ?

Adi. "Je t'aime", est-ce meilleur comme ouverture ?

Ariella. Peut-être. C'est la plus usée, mais il se peut que l'amour ne sache exister sans cette formule, même s'il est clair que cet énoncé, à lui seul, ne suffit pas pour le faire exister.

Adi. *L'amour en éclats*¹, ce texte de Nancy s'ouvre par une interrogation – je cite : « Tout n'a-t-il pas été dit au sujet de l'amour »... ?

Ariella. Oui, mais après avoir dit ça, il a néanmoins écrit quelques pages... Il a même offert, très prudemment, une définition... Je cite : « On pourrait dire au moins ceci, pour essayer d'entrer dans la question : soi qui jouit de sa présence à la présence de l'autre »².

Adi. Mais juste après avoir signalé la voie à prendre pour « entrer dans la question... » Nancy abandonne le texte.

Ariella. Pas tout à fait. Il y ajoute une page de « *Post-scriptum* », un dialogue qui commence par un reproche... Un autre, une autre qu'il introduit dans le texte lui reproche – je cite : « Tu as écrit et sans doute, il conviendrait qu'un discours sur l'amour fût en même temps un propos d'amour, une lettre, un envoi, car l'amour s'envoie autant qu'il s'énonce ». Il y répond aussitôt en faisant comprendre que cette voie est à prendre à deux... « J'aurais dû tout envoyer, mille pages d'amour et pas un mot sur lui, à toi seul, à toi seule. Tous les mots d'amour de tout le monde... »³.

Adi. Peut-on interpréter cela comme une invitation à continuer là où Nancy a quitté son texte, à poursuivre ces propos d'amour ?

Ariella. Le « post-scriptum » en forme de dialogue, ne permet pas de faire autrement, si on souhaite suivre Nancy en pensant l'amour.

1 J.-L. Nancy, *L'amour en éclats*, in Id., *Une pensée finie*, Galilée, Paris, 1991.

2 *Ibid.*, pp. 264-265.

3 *Ibid.*, p. 268.

II *tema di B@bel*

Adi. Et aussi si on tient à jouir de « sa présence à la présence de l'autre ».

Ariella. Revenons donc à son interrogation initiale : « Tout n'a-t-il pas été dit au sujet de l'amour »...Peut-on dire quelque chose de nouveau ?

Adi. Peut-être pas si on écrit tout seul. L'amour ne peut pas être réduit au sentiment de l'amour, il n'est pas une expérience solitaire comme la souffrance ou la joie.

Ariella. L'amour est toujours à deux, même quand l'autre n'est pas là pour un certain temps ou tourne le dos. L'amour est toujours à deux, entre-deux.

Adi. Pas exactement. L'entre-deux commence quand on peut en dire plus que « l'amour est... », ou ne pas raconter seulement à l'autre ce qu'est l'amour. L'entre-deux commence au moment où l'on peut s'adresser à l'autre et lui dire « je t'aime », et savoir qu'elle sait qu'on s'adresse à elle et non pas à une autre. « Ceci n'est pas de l'amour », se dit-elle, « s'il le dit à une autre ». **Ou peut-être est-elle déjà amoureuse mais pas encore prête à se livrer complètement** tant qu'elle n'est pas sûre de son amour pour elle. Sans la promesse exclusive – et l'exclusivité est toujours une promesse, et toujours part de la promesse d'amour – ce qui se crée entre les deux est ouvert à tous vents.

Ariella. L'amour est là, et pas seulement espéré, quand on peut faire confiance à la promesse.

Adi. Peut-on donc commencer par « je t'aime » ?

Ariella. Oui, mais également par « je ne t'aime plus » ou « pourquoi ne m'aimes-tu pas ? » ou tout simplement par « est-ce que tu m'aimes ? » ou « dis moi que tu m'aimes ». Les questions d'amour, aussi bien que les déclarations ou les déceptions, font partie des malheurs de l'amour, l'amour en est fait, à condition qu'il y ait amour. C'est pourquoi l'on peut commencer par « je t'aime », mais ceci n'est pas obligatoire.

Adi. Même si on ne commence pas là, il faut en passer par là, par le « je t'aime », par l'adresse de la première à la deuxième personne. On ne peut pas écrire sur l'amour des autres. Que sait-on de l'amour des autres, au-delà de ce qu'ils nous en ont raconté ? On ne peut écrire que sur l'amour et à partir de l'amour qu'on ressent. Et l'amour est toujours à deux. Pour cela l'amour ne peut s'écrire qu'à deux. La même démarche phénoménologique d'une contemplation de soi accompagnée d'un effort pour le décrire de manière à ce que les autres puissent s'y reconnaître, de manière à en extraire quelque chose d'essentiel qui transcende les traits idiosyncratiques de celui ou celle qui en a eu l'expérience. C'est qui est possible quand il s'agit de la description de la souffrance ou de la perte, devient impropre quand il s'agit de l'amour. Car l'amour est toujours plus que l'expérience singulière d'un individu. Quand il a lieu, l'amour est une expérience à deux.

Ariella. Celui qui pense seul sur l'amour, par exemple quand elle n'est même pas consciente d'être l'objet de son amour, peut bien évidemment rendre compte très minutieusement de *son* amour, de ce qu'il éprouve pour son amoureuse ou de ce qu'il ressent en son absence, quand elle est là ou pas, sur sa joie à l'attendre, et sur son chagrin lorsqu'elle s'en va. Mais ce sur quoi il écrit n'est pas l'amour mais son effet, ce qui arrive à l'amour quand il se réduit au point de vue de l'individu, à son corps, à ses émotions. L'un peut imaginer une conversation

avec l'autre, il peut simuler sa voix, ses pensées, écrire ses mots, leur faire compléter les siens, s'identifier à son point de vue, imaginer ce qu'elle ressent quand elle aime ou quand elle se fait aimer. Mais, même dans un texte bien écrit, quelque chose manque. Quelque chose qui ne peut avoir lieu qu'entre-deux, que lorsque l'on préserve le lieu que se créent les deux, qui se crée quand il y a deux personnes pour s'aimer.

Adi. Celui qui écrit tout seul sur l'amour s'approprie ce qui appartient à deux, qui a lieu entre deux. Mais, une telle appropriation n'est-elle pas le risque qu'on prend quand on entre dans des relations d'amour, n'est-ce-pas le risque qu'il faut prendre pour qu'il y ait amour, pour que l'amour ait lieu ?

Ariella. Non, ceci n'est pas le risque qui existe dans l'amour. C'est l'*hybris* qui peut mettre l'amour en danger, un peu comme un mensonge ou une trahison, qui prive l'amour de sa condition nécessaire et non suffisante – la promesse qu'il y a dans l'amour, la promesse qu'il ne peut devenir une propriété, un bien, quelque chose qui serait soumis qu'à une personne, qu'à ses souhaits et désirs.

Adi. Alors, quel est ce risque que prennent les amoureux ?

Ariella. Celui d'apparaître nu devant l'autre – de s'exposer, aussi bien sa parole que son corps, son être, sa manière d'être. Au moins partiellement, le lieu de l'amour se définit par cette disponibilité. Il y a des choses qui ne peuvent arriver que dans ce lieu, ce lieu qui se déploie entre deux qui s'aiment, qui s'aiment ainsi, qui s'aiment autant. C'est dans ce lieu qu'on affronte le danger qui se tapit dans l'amour, le danger qui surgit de l'amour, et que seul l'amour peut écarter. L'appropriation de l'amour par celui qui l'écrit tout seul, qui lui impose sa voix unique, met l'amour en danger.

Adi. Mais ce danger existe aussi quand on écrit à deux, mais d'une voix unique. L'amour doit être pensé et écrit par deux personnes, des voix singulières qui ne sont pas une, deux qui ne vivent pas le fantasme de l'unicité. Il faut au moins deux fantasmes pour ne pas devenir « une seule chair » et ne pas faire de cette chair unie la matrice du fantasme ou de la pensée sur l'amour. La chair n'est pas une, ni avant, ni après, ni au moment où l'on fait l'amour. Et si la chair n'est pas une, l'âme encore moins.

Ariella. Et ces dangers disparaissent-ils une fois qu'un dialogue commence à s'écrire ?

Adi. Bien sûr que non. Le dialogue ne suffit pas. Le dialogue a tendance à préserver la séparation des voix, mais très souvent elles se répondent l'une à l'autre, se font écho, comme dans les discours du *Banquet*, comme le dialogue entre Socrate et Diotima, ou entre Alcibiade et Socrate. Ou comme les dialogues sur l'amour d'Isaac Abravanel. Lui est l'amoureux, et elle l'objet parfait de son amour, qui lui enseigne l'amour comme il doit être, incapable elle-même d'amour, mais sachant comment se faire aimer. Le problème n'est pas seulement dans le langage un peu didactique et forcé, qui interrompt la continuité de la conversation et stabilise les positions, autrement instables. Les interlocuteurs sont produits par le texte comme ayant auparavant des choses à dire et à exprimer. Chacun d'entre-eux a des idées et des sentiments, mais on a l'impression que leurs idées aussi bien que leurs sentiments leur appartiennent, et la parole est transmise comme un objet que l'on se passe de l'un à l'autre.

Un message est transmis, une réponse est accueillie, et ainsi de suite. Mais l'amour n'est pas une communication ou une transmission – celles-ci mettent l'amour de côté. L'amour n'est pas quelque chose que l'un ou l'autre possède. On peut raconter son amour, je peux vous dire que j'aime Ariella – « j'aime Ariella » – mais que savez-vous maintenant de mon amour pour Ariella ? Rien, ou presque. Vous ne savez rien de ce qu'il y a exactement entre elle et moi, cette chose à laquelle nous appartenons tout autant qu'elle nous appartient. Je ne peux pas écrire cette chose tout seul, et un dialogue forcé n'y suffirait pas non plus. Pour en parler, pour faire parler cette chose, il faut une parole entre-deux, qui puisse préserver cet « entre » qui se crée entre-deux comme un lieu d'où une autre parole surgit, une parole qui ne soit plus seulement celle de l'un ou celle de l'autre.

Ariella. Cette parole à deux n'est pas un genre ou un style ayant des règles ou des caractères bien identifiés. C'est pour cela qu'on ne pourrait pas dire l'avoir trouvée, cette parole à deux. Mais on pense que si l'on peut dire quelque chose de nouveau sur l'amour, après tant d'années de philosophie, de poésie et de littérature, et après des millions d'amoureux écrivant et d'écrivains amoureux, qui ont essayé de penser leur amour ou de trouver leur manière de l'exprimer, si on peut apporter quelque chose de nouveau, ça commencerait par la forme – l'écriture à deux qui cherche à préserver la parole à deux, entre-deux, qui laisserait l'amour dans son lieu, ce lieu in-appropriable par l'un ou par l'autre, écriture qui ne va pas réduire l'amour à ce qui arrive à l'un ou à l'autre. Autrement dit, la nouveauté, s'il y en a une, se trouve dans l'écriture de l'amour et son rapport au lieu de l'amour.

Adi. Pouvons-nous alors commencer maintenant à parler de l'amour ?

Ariella. Non, on ne peut pas commencer, car nous sommes déjà dans la parole, dans l'amour, en plein milieu de la parole d'amour.

Adi. Pourrait-on tenter une définition, quelque chose comme « l'amour est... » ?

Ariella. On peut essayer... Mais commençons peut-être par ce que l'amour n'est pas... L'amour n'est pas un sentiment passif, endormi, accumulé, conservé, quelque chose qui demeure dans l'âme de l'individu en attendant de s'éveiller face à un amoureux ou une amoureuse, prêt à se réaliser. L'amour n'est pas non plus l'apparence d'une essence cachée, ou le front d'un sentiment qui resterait toujours au fond, potentiel qui ne fait qu'attendre le bon moment pour apparaître. Dans *L'amour en éclats*, Nancy commence à dégager l'amour des chaînes de la dialectique – de toute dialectique – dans lesquelles il était prisonnier pendant des milliers d'années. Nous voulons suivre Nancy, et arracher l'amour aussi à la dialectique du droit et du fait, du potentiel et de sa réalisation.

Adi. Il existe un discours répandu aussi bien dans la culture populaire que dans la haute culture, répété par les adolescents, discours que les vieux déplorent, et qui fait croire que l'amour potentiel est beaucoup plus grand que sa réalisation. Comme si la chance des amoureux provenait du fait que leur potentiel se serait réalisé. L'actualisation du potentiel est pensée comme une explosion, quelque chose qui arriverait d'un seul coup, qui résulterait d'une rencontre fatale entre deux matières. Nous aussi, nous voulons prendre nos distances de cette métaphysique du « ça arrive » et nous débarrasser de la dialectique de l'actualisation.

Ariella. Quand il a lieu, il est exactement ce qu'il est – une présence agissante, et quand il est absent il est aussi ce qu'il est – une absence agissante. Ce n'est jamais la même présence qui recule à l'état potentiel, et qui serait présente maintenant dans son absence, et cette absence n'est pas un potentiel qui se réaliserait quand un nouvel amour arrive. Quelque chose bat. C'est le cœur et non pas le sujet, dit Nancy. « Il [le cœur] ne dit pas « j'aime » qui est la réflexion ou la spéculation d'un ego [...], mais il dit « je t'aime », déclaration où je n'est posée qu'en étant exposée à toi »⁴. Ce battement est la forme d'existence de l'amour. Mais entre un battement et un autre, il n'y a pas de potentiel non réalisé de l'amour. Soit il n'y a pas d'amour – et cette absence ne fait pas partie de l'amour – soit il y a amour et la pause entre les battements participe de son existence.

Adi. Quand le battement persiste, c'est l'amour qui bat. Avec chaque battement il prend lieu. Il crée ce lieu entre les deux afin de pouvoir apparaître entre eux comme un champ magnétique dont il définit les contours et qui se définit par lui. Entre un battement et autre, il ne prend lieu que potentiellement. L'amour est la, tout-à-fait réel – il n'y a que son lieu qui soit à l'état potentiel. On peut lui faire une place, où il prendra lieu. Les amoureux peuvent l'appeler, ils ne doivent pas attendre qu'« il arrive », fatal et imprévu, on peut essayer de le préparer comme on préparerait un dîner ou comme on ferait un lit. Ce potentiel fait partie d'un amour qui est déjà là, en fait. Quand il n'y a pas d'amour, ce potentiel n'y est pas non plus. Ce potentiel ne se réalise que lorsque l'amoureux tourne le dos aux autres tout en faisant face à son amoureuse qui comme lui, est prête à faire de même.

Ariella. Le rapport entre le potentiel et la réalisation ne disparaît donc pas, il faut le chercher non pas entre le désir et sa réalisation, mais dans l'amour même – qui cherche à prendre lieu dans un espace commun. Cet espace commun est sa forme d'existence. Les battements simultanés de deux amoureux qui tournent le dos au monde garantissent l'émergence du lieu de l'amour, l'émergence de l'amour comme un lieu de co-présence, marqué par ces deux êtres tournés l'un vers l'autre, disponibles l'un pour l'autre, et qui font dans ce lieu des choses qu'on ne fait pas ailleurs, ou qu'on fait autrement. Le dos tourné marque cette distinction entre l'intérieur et l'extérieur du lieu de l'amour.

Adi. Le dos tourné aux autres – les amoureux partagent un espace commun qui les sépare des autres. Le partage de leur amour est aussi le cloisonnement d'un lieu qui partage le monde, le divise en deux. Ce lieu est partagé uniquement par les amoureux, ils y résident dans l'amour, l'amour y plane sur eux, les enveloppe.

Ariella. L'amour peut être différé, il supporte les attentes, les suspensions, les expectatives, jusqu'à ce que l'un ou l'autre trouve du temps, jusqu'à ce qu'ils fassent du temps, jusqu'à ce qu'ils puissent tourner ensemble le dos au monde, jusqu'à ce que l'amour puisse avoir lieu dans un espace commun, qu'il partagent. Ceci dit – l'amour peut exister, pour un certain temps, sans prendre place dans un lieu concret.

Adi. Mais pour que l'amour existe, cette simultanéité, ce partage, doivent avoir lieu au moins une fois, une première fois. Personne ne porte avec lui tout seul ce potentiel de si-

4 *Ibid.*, p. 236.

multanéité. Chacun – ou presque – peut tomber amoureux. Tel est le potentiel dont tout le monde parle.

Ariella. Mais tomber amoureux n'est pas aimer. Tomber amoureux est une expérience personnelle, qui n'appartient qu'à un individu. Tandis que l'amour, si on peut le penser en terme d'appartenance, appartient à deux, ou plus exactement à l'entre-deux. L'amour est l'effet d'une rencontre entre-deux. Il existe une chance qu'il ait lieu et il se peut qu'on arrive même à calculer ses chances d'exister, mais une chance n'est pas équivalente d'un potentiel. La chance ne se cache pas potentiellement quelque part préalablement à cette rencontre. Elle est le potentiel né de cette rencontre. L'amour est manqué chaque fois qu'on essaye de le penser au dehors d'un certain champ magnétique créé par cette rencontre, et qu'on essaie de stabiliser son essence indépendamment de ce champ.

Adi. Toute une tradition voit dans la parole d'amour un échec immanent de capturer le sens de l'amour.

Ariella. Oui, ceci est un autre cliché sur l'amour, le cliché selon lequel l'amour est une émotion dont la richesse et la puissance échappent à toute tentative de les décrire, et qu'aucune métaphore ne parviendrait à capturer. Mais cet écart ou cet excès qui échappe à tout effort de verbalisation existe aussi quand il s'agit de n'importe quelle émotion, de la plus faible qui ne laisse qu'une empreinte dérisoire dans l'âme à la plus forte, qui la déchire. Cet échec n'est pas dû à l'écart qui sépare une chose unique et une parole qui s'y réfère. L'échec, qu'une longue histoire perpétue, provient de l'effort de décrire l'amour comme une émotion privée de l'individu, une émotion transitive – qui a un objet bien défini et dont la nature vient de ce rapport à son objet, c'est à dire ce rapport à l'amoureux ou à l'amoureuse. L'effort phénoménologique d'isoler cette émotion, de la démarquer des toutes les autres émotions de l'individu et de la décrire comme une forme pure tombe dans le même piège. Cet effort phénoménologique cherche à capturer cette émotion distincte comme si sa source et son objet se trouvaient chez l'individu. Nous voulons au contraire comprendre comment l'amour prend existence, prend forme, prend lieu. Un peu dans l'esprit de Roland Barthes, mais en nous distinguant de lui, nous recherchons ses expressions. Non pas des expressions pures ou d'essence, mais des énoncés qui le disent, qui signalent son existence.

Adi. Mais où exactement ?

Ariella. Au milieu, ici et ailleurs, en mouvant, en mouvement, ce mouvement qui va d'un lieu inattendu – car ceci ne va jamais de cœur à cœur, ne prend pas toujours les chemins attendus, c'est un mouvement qui plane d'un bras à une épaule nue, d'une odeur du corps à un regard, d'un sourire à un pied nu.

Adi. Mais aussi de la façon qu'elle a de se pencher sur son écran d'ordinateur à la manière dont il pose une petite fille sur ses épaules, ou en utilisant le terme de Barthes – ce mouvement va d'un punctum à un autre, toujours entre différents types de studium, c'est à dire entre tous les lieux où l'amour s'entremêle. Les amoureux ne sont jamais complètement séparés du dehors, ils ne sont pas enfermés dans un laboratoire qui serait sans rapport avec le monde extérieur. L'un ou l'autre, ou les deux à la fois, doivent faire de la place à l'amour, l'un plus,

l'autre moins, ils essaient de lui faire place à l'écart des autres, de se séparer des tous ceux qui les entourent.

Ariella. Ou inversement, c'est l'amour qui exige que tout soit mis de côté, les amoureux y répondent, ils n'ont pas toujours de temps ou assez de temps, ils sont pris par autre chose, et ainsi de suite. Ainsi se dessine le champ magnétique de l'amour. On peut le décrire de différentes façons, mais il ne peut être nommé « amour » que lorsque les amoureux l'appellent ainsi et disent « ceci est de l'amour ».

Adi. Il est clair que tout le monde ne désigne pas la même chose en disant « amour ». Souvent le mot « amour » est utilisé pour décrire des choses qui en font parti mais qui ne le sont pas : excitation, émoi, désir, toucher, réconciliation, partage, pardon, allégresse, inquiétude de l'autre. L'amour a besoin de toutes ces émotions, il doit les inclure, les traverser, leur donner forme. Les amoureux diffèrent les uns des autres par la forme particulière qu'ils donnent au pardon, au partage, au désir, et parfois ils n'y arrivent pas, ils les déforment de manière à détruire l'amour. Il y a des amours gais et des amours tristes, celui qui aime et n'est pas prêt à pardonner, celle qui aime mais n'est pas prête à partager un espace commun, un autre refuse d'accepter l'altérité de l'autre et exige que tout soit fait à sa façon. Dans l'amour aussi, chacun se conduit à sa mesure, et l'amour ne survit qu'à condition que sa mesure ne devienne pas une démesure pour l'autre, que sa mesure ne détruise pas les conditions nécessaires à ce qui entretient la flamme du lieu d'amour qui existe entre les deux.

Ariella. Ce « ça » est justement ce que les amoureux appellent « amour ».

Adi. Ne pourrait-on pas distinguer l'amour de ce qui n'en est pas, et le décrire d'une façon générale ?

Ariella. Il est essentiel que l'appellation « amour » soit prise en compte quand on décrit l'amour, car l'appeler par son nom fait partie de l'amour. Ceci doit nous permettre aussi de nous dégager de la métaphysique de l'amour « qui arrive », l'amour qui agit sur l'individu, qui le rend passif, qui le soumet à son pouvoir. L'amour a un pouvoir, mais l'individu aussi, l'amour agit, s'empare, mais l'individu aussi. L'amour est un champ de relations dans lesquelles les amoureux, qui sont aussi les aimés, reconnaissent le pouvoir de l'amour, connaissent son pouvoir sur eux, mais ils ne reconnaissent pas moins leur pouvoir, le pouvoir qu'ils exercent lorsqu'ils décident de lui faire de la place, quand ils se laissent agir par lui, quand ils se permettent, l'un ou l'autre, de faire certaines choses en son nom, pour son nom. L'amour est un permis de faire ce qu'on ne peut pas faire exactement de cette façon dans d'autres relations. L'amour est ce que pour quoi on est prêt à faire beaucoup, mais que rien de ce qu'on fait ne peut le faire advenir s'il n'existait pas auparavant. Dans ce sens, l'amour n'est pas une fin en soi, ni un moyen, il ne peut avoir de fin en dehors de lui-même. L'amour est ce champ fait des nombreux liens qui se nouent et se dénouent dans les limites négociées par les amoureux. Quand ce champ commence à se dessiner, les amoureux ont déjà décidé, d'une manière ou une autre, qu'ils se projettent dans ce champ, qu'ils prennent le risque de se faire façonner par lui.

Adi. Est-il possible que les philosophes n'aient pas compris ce qu'est l'amour ? Nietzsche pose cette question par rapport à la vérité. Il répond : ils n'ont pas compris car ils n'ont pas osé

penser la vérité en tant que femme. S'ils y avaient pensé, ils auraient compris que la dérobade ne cache rien. Ils auraient compris que l'embellissement derrière quoi rien ne se dérobe – du moins rien de convoité, ainsi que ce jeu de dérobade et des cachette, conçu pour séduire – comme s'il existait quoi que ce soit de séduisant au-delà du jeu-même – ils auraient compris que la vérité est essentiellement cela. S'ils avaient pensé de la sorte, ils auraient compris que la vérité est justement ce jeu de cache-cache de la vérité, qu'elle séduit et est désirée comme une femme, et puisqu'on désire la vérité comme on désire une femme, c'est ce désir pour la vérité qu'on doit mettre à l'épreuve, et non pas la vérité.

Ariella. C'est justement ce que Nancy appelle « le rendez-vous manqué » avec la philosophie ⁵.

Adi. Oui, bien sûr, on le suit, mais un peu différemment. Depuis *Charmides*, un des premiers dialogues platoniciens sur l'amour, les philosophes avaient perçu l'amour comme « un rendez-vous manqué, [qui] appelle encore sa répétition » pour reprendre la formule de Nancy. Mais les philosophes ont également pensé l'amour comme le désir que l'amoureux éprouve pour son aimée, l'aimée comme un objet de désir, de conquête. Et une fois qu'il est acquis, après avoir terminé les jeux préliminaires, quand les amoureux se fatiguent de faire semblant d'être ce qu'ils ne sont pas, d'être difficiles à conquérir et donc précieux et rares, après que la lumière aigüe et cruelle du matin se lève et le jour apparaît d'une clarté nue, les engagements et la liste infinie des choses à faire ne peuvent plus être ignorés ou différés, après tout cela l'amour, comme la guerre, dans cette perception, ne peut jamais être satisfait, et tous deux ne peuvent que chercher leur prochain objet ailleurs.

Ariella. Quand les philosophes de Platon jusqu'à Schmitt ont pensé le politique, quand ils ont pensé l'« être ensemble », ils ont toujours manqué la pluralité et ont adopté le point de vue du pouvoir. Ils ont imposé la perception homogène et homogénéisante du pouvoir sur le politique. L'amour est une forme particulière d'être ensemble, et la pluralité qu'il englobe a été également réduite à l'unicité d'un amoureux. Il n'est pas étonnant que l'amour ait été pensé en termes militaires ou gouvernementaux – « conquête » ou « prise de pouvoir ». Il ne s'agit pas seulement de la logique interne au discours philosophique mais des conditions politiques sous lesquelles les relations d'amour ont pris forme entre le supérieur et l'inférieur, entre les hommes et les femmes, qui même après avoir acquis leur émancipation n'ont jamais cessé d'être politiquement ou socialement inférieures, ou entre les hommes adultes et les adolescents, selon le modèle grec classique. Même quand l'ordre des choses s'inversent – dans l'amour de cour le troubadour fait la cour à une dame honorée – les différences hiérarchiques sont conservées. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les philosophes aient eu tendance à penser l'amour en termes de pouvoir, qu'ils aient sublimé le pouvoir que l'amoureux exerce sur son amoureuse, en l'imaginant comme le pouvoir que l'amour exerce sur l'amoureux. Dès qu'il a été frappé par le coup de foudre, l'amoureux acquiert la licence de commettre des choses autrement interdites. L'amour est cet état d'exception où chaque homme est souverain, est autorisé à faire des choses exceptionnelles à son amoureuse et pour elle, choses inacceptables dans d'autres relations. Cette licence s'est modifiée au fil du temps et porte toujours l'empreinte de l'époque, mais ce qui n'a pas changé, c'est l'existence de cette licence d'exception accordée à l'homme amoureux, pour l'amour et en son nom.

⁵ *Ibid.*, p. 238,

Adi. Il est clair que l'égalité des amoureux qui forme notre approche de l'amour, porte aussi le sceau de l'époque et de la classe sociale auxquelles nous appartenons. C'est bien pourquoi nous pouvons parler ainsi de l'amour, avec comme point de départ l'égalité entre les conjoints – du moins dans l'amour, qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels, ceci nous est égal quand on parle d'amour. Notre refus de réduire la pensée de l'amour au point de vue du seul amoureux est l'effet d'une nouvelle manière de vivre l'amour, une expérience rare sinon inexistante ou impossible dans les temps passés (il suffit de prendre comme exemple John Stuart Mill et Harriet Taylor). A notre époque, nombreux sont ceux qui peuvent vivre une expérience semblable.

Ariella. Cette expérience n'a pas été accessible à la plupart des philosophes qui ont écrit sur l'amour. Mais il semble que leur échec n'est pas dû qu'aux circonstances externes, mais aussi à une tendance « naturelle » de la philosophie qui n'a pas changé depuis longtemps. Nancy écrit que depuis le *Banquet*, la philosophie maîtrise l'amour, elle ne sait pas se livrer à lui, et pour cette raison le manque pertinemment. Nous voulons être plus précis. Quand il est formulé ainsi, cet échec n'est pas particulier à l'amour.

Adi. C'est vrai, tout au long de l'histoire de la philosophie, la pensée a été saisie ainsi : elle peut s'ouvrir à quelque chose qui lui est étranger, quelque chose comme l'amour, jusqu'au moment où elle réussit à dire sur lui quelque chose dans quoi elle se reconnaît. Si elle se livre complètement à cette chose, elle va s'épuiser, s'auto-détruire, elle risque d'être prise dans un tumulte des sens, ou de tomber dans un sommeil profond. Pour être ce qu'elle est, la pensée doit pouvoir maîtriser son objet. Pour continuer à le faire, elle n'est pas obligée d'avalier toute chose qui lui est étrangère, comme le pensait Hegel en représentant ainsi les philosophes qui l'avaient précédé. Au lieu d'avalier son autre, la pensée peut se permettre d'avouer l'excès de l'être sur la pensée ou l'excès de l'altérité sur l'être dit ou du vécu sur la langue qui rend à l'expérience des mots et du sens. La pensée peut confesser sa finalité, mais elle doit dire cette finalité aussi de manière à ce qu'elle puisse s'y reconnaître, et dans ce sens au moins, ne pas perdre sa maîtrise. Et cette description de la limite de la pensée manque également l'amour.

Ariella. L'aveu de l'excessivité de l'être ou de la finalité de la pensée, ne suffit pas si on comprend que la parole sur l'amour – y compris la pensée sur l'amour – n'est pas extérieure à l'amour mais en fait partie, il le génère, il permet son existence, il le véhicule, il le heurte, il l'encourage, comme il peut également le détruire. La parole fait partie de l'être et forcément aussi de l'être de l'amour. Autrement dit, avec l'amour la pensée aussi doit changer, elle change.

Adi. De nouveau avec Nancy – la pensée sur l'amour n'équivaut pas à l'amour, ni à l'amour de la pensée ou à l'amour de la sagesse. Cette différence ne peut pas être supprimée. Sa suppression arrête la pensée. On ne peut même pas dire que quand la pensée s'arrête, c'est le toucher qui commence. Le contact, tout en réduisant la distance entre celui qui touche et celui qui est touché, ne l'annule jamais. Il y a toujours une distance à franchir. De plus, la pensée en elle-même est une façon de toucher les choses. Annuler l'excès de l'objet pensé, vu ou touché signifie annuler l'expérience même. Ceci est impossible, et pas seulement quand il s'agit d'amour – c'est pareil pour n'importe quel autre objet. Nous y voilà à nouveau : si

on reconnaît la finitude de la pensée, on doit reconnaître qu'elle faillit toujours à son objet, y compris à l'amour.

Ariella. La philosophie n'a pas manqué à l'amour uniquement à cause de son insistance à garder cette distance – non pas celle entre le sujet pensant et la chose, mais entre la pensée en train d'être pensée et celui ou celle qui pense, que ce soit un sujet, un individu singulier ou une conscience intentionnelle. Elle a manqué l'amour parce qu'elle n'avait pas fait la distinction entre l'amour et le fait de tomber amoureux, et elle avait confondu ce dernier avec le désir. Quant au désir, elle l'avait pensé comme quelque chose qui arrive à l'un, à l'autre, un événement qui le change, qui le bouleverse, qui le met hors de lui, qui le fait se transcender autrement que par toute autre intentionnalité. Mais après tout, cet événement bouleversant reste limité dans un espace qui se déploie uniquement entre l'individu désirant et l'objet de son désir, qu'il soit réel ou imaginaire, concret ou abstrait. Depuis le départ, l'amour de la sagesse sert de modèle. La philosophie cherche à penser la pensée comme amour pour revenir à penser l'amour selon l'amour de la sagesse. Qui ou quoi qu'il soit, l'aimé – lointain ou proche, s'offrant ou se refusant – apparaît à travers la perception de l'autre amoureux, à travers sa manière d'être ou de ne pas être pour lui.

Adi. Revenons à la distinction que l'on a faite entre le fait de tomber amoureux et l'amour. [...] On ne peut pas convoquer le moment ou le fait de tomber amoureux – il est inattendu. Mais l'amour peut être convoqué, sollicité, invité. Faire la cour n'est pas seulement une adresse à l'aimée. Par ce biais, on s'adresse à l'amour, on le sollicite, on l'éveille jusqu'à ce qu'il accepte l'invitation.

Ariella. Mais qu'est-ce que l'amour quand il vient ? Quand il est déjà là ? [...] Dans *L'amour en éclats*, Nancy ne consacre pas une place spéciale au fait de tomber amoureux. On pourrait dire que ceci est tout simplement hors de son propos. Mais bien qu'il n'en parle pas directement, il semble que le fait de tomber amoureux devient la matrice à travers laquelle il pense l'amour comme si l'un ne différait pas de l'autre. Il ne cherche pas à penser le fait de tomber amoureux, mais en fait il pense l'amour à travers son prisme, l'amour qui éclate, qui se disperse en étincelles et y réside. L'essentiel pour Nancy est de dégager l'amour de « son assignation philosophique », où « l'amour semble escamoter cette touche du cœur qui n'achèverait rien, qui n'irait nulle part, gracieuse et désinvolte, joie de l'âme et plaisir de la peau, simples éclats lumineux »⁶. Nancy essaie de sauver l'amour de ce qui menace de le dominer, de s'en emparer, de le forcer à accepter une identité stable, un projet « d'achèvement », de le relever, de se l'approprier, de faire de lui le site préféré de l'un, de l'unicité, de la communion, le désir de la chair une, de la chair qui devient une. Il écarte cette menace par la multiplicité des éclats et des étincelles. L'amour est en éclats, il demeure dans les éclats qui ne peuvent pas s'unir en une seule et même chair.

Adi. De tout ce qu'on a dit jusqu'à maintenant, il est clair qu'on suit Nancy dans cette tentative de rejeter tout effort de faire de l'amour le site de l'Un, ou de le subordonner aux projets politiques comme l'amour de la patrie ou du peuple. Mais contrairement à Nancy,

6 *Ibid.*, p. 241.

nous insistons sur l'existence d'un lieu d'amour qui délimite ces éclats. Dans ce lieu les éclats d'amour s'associent, se heurtent, se disséminent, s'accumulent, se condensent, s'aèrent, s'offrent comme cadeaux de l'une à l'autre, sans former une union appropriable. Le lieu d'amour n'est pas un contenant isolé et étanche. Il est poreux et perméable à ce qui arrive de l'extérieur, ainsi que les éclats d'amour découlant de lui. Le lieu n'est ni statique ni physique, il se dessine et s'efface, disparaît et réapparaît, chaque fois dans un autre placement, se déploie entre différents points dans l'espace, se démarque par les éclats qui s'y trouvent dans un mouvement perpétuel.

Ariella. En voulant dégager l'amour du fait de tomber amoureux, nous essayons de mettre en question la présupposition que ce dernier n'« arrive » qu'une seule fois dans une relation, de le distinguer de ce que Nancy décrit comme amour, et de penser l'amour par le lieu qu'il se crée quand il persiste. Nancy pense l'amour en forme d'éclats puisqu'il craint le pouvoir de l'Un, la manière dont l'Un réduit la multiplicité et efface les différences ainsi que la liberté qui existe dans chaque moment de différenciation. Nous avons moins de crainte. Nous craignons moins puisque nous venons après Nancy, et après le long travail de déconstruction de l'Un, le travail de Nancy, mais aussi celui d'Arendt ou de Derrida, ou la pensée rhizomatique de Deleuze et Guattari. Mais nous craignons moins aussi parce que nous sommes toujours déjà deux, puisque depuis le début et tout ce temps nous pensons et écrivons au pluriel, à partir de notre être au pluriel et en essayant de ne pas le détruire ni l'effacer.

Adi. Être au pluriel ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des moments d'union où une telle unicité serait représentée. Certains d'entre eux sont même ancrés dans la loi et la tradition – le couple. Couple engagé, couple marié, couple de concubins. Mais nous ne parlons pas de cet aspect juridique. Nous insistons sur ce qui se crée dans et par le lieu de l'amour. Ce ne sont que des moments créés par un lieu qui apparaît et disparaît, qui bat, qui bouge, qui se déplace d'un endroit à un autre. Ceci n'est jamais l'unicité qui domine la multiplicité mais qui en est complètement dépendante. Depuis la première rencontre et jusqu'à la dernière, dans chaque lieu et dans chaque moment où le deux est meilleur que l'un, l'unicité du lieu d'amour dépend d'eux, ce n'est qu'entre eux qu'apparaît le lieu qui fait place à leur « entre ». Et cette grâce en elle même, aussi bien que le sens commun, n'appartient pas à l'une et n'émane pas de l'autre. Ceci est la grâce de l'amour, et la grâce comme l'amour les enveloppent et se trouvent entre eux.

Ariella. L'amour n'est pas un repos qui arrêterait le mouvement de tomber amoureux, et son lieu n'est pas immobile. L'amour est... – peut-être pourrions-nous déjà nous permettre d'utiliser ce langage définissant – l'amour est aussi un mouvement, un autre mouvement, un lieu mobile. L'amour n'est pas que l'amitié, le partage et la mise en commun, ni la routine qui prend la place de l'excitation, mais un renouvellement de l'excitation dans l'amitié, dans le partage, dans la routine. Ceci n'est pas une dérive des sens qui existe à elle seule, déconnectée de toute autre expérience, mais une joie ou une gaieté croisée par des expériences quotidiennes variées. Une gaieté qui n'exclut pas la possibilité de tomber amoureux à nouveau de la même personne, tomber fatalement amoureux de temps en temps, pas le déjà vu ou la répétition de la première fois, mais une première fois toute autre, qui surgit de la vie commune qui existe déjà et par une responsabilité à tout ce qui est plié en elle. Car quand l'amour a

lieu, il y a toujours un partage, un entre deux. Les philosophes ont également manqué cela. Ils n'ont pas compris que la pensée de l'amour doit être une pensée sur le deux, par le deux, l'entre deux, à deux.

Adi. L'un, ne peut-il pas penser le deux ? La politique, par exemple, est toujours et par essence au pluriel, mais cela ne veut pas dire que l'un ne peut penser la politique, l'être ensemble avec et à côté des autres, être toujours entre les autres et au pluriel.

Ariella. Mais en amour, c'est différent. L'amour est toujours singulier et sa singularité est ce qu'il faut penser – distinctement de la singularité du fait de tomber amoureux – c'est une singularité de deux, entre deux, singularité qui n'est peut pas être appropriée par l'un d'entre eux, une singularité que l'un ne peut pas penser tout seul et juste à partir de lui même. Celui qui veut penser l'amour doit penser non seulement son amour mais celui qui n'est pas le sien, ce qu'il partage avec la personne aimée. L'amour brouille les pensées préalables sur l'amour, la pensée en solitude, en étant tout seul. Une telle pensée peut faire sourire comme face à une pensée intempestive, comme si on disait – en amour il ne faut ni avancer le temps, ni le retarder. Pour penser l'amour il faut être à l'heure sur le lieu de l'amour.

Adi. Mais n'est-ce pas comme cela que ça se fait de toute façon ? Quand l'amour arrive, quand on arrive au lieu de l'amour, quand l'amour bat, la parole d'amour bat avec lui comme un désir, et faisant partie de ce désir. Les amoureux demandent constamment à dire leur amour, à le connaître, à le toucher. Les amoureux veulent qu'on leur dise leur amour. Il est presque impossible d'être aimé sans que le « tu es aimé » ne soit dit sans cesse. Il est presque impossible d'aimer si on étouffe le désir de chuchoter encore et encore « oh que je t'aime ! ». Ce qui est nécessaire pour penser ce qu'est l'amour, c'est de continuer cette parole, de lui faire prendre une forme de conversation, de demander non seulement « tu m'aimes ? » mais « pourquoi je voudrais que tu me dises que tu m'aimes ».

Ariella. L'amour est alors, entre autres, le désir que l'amour soit dit, le désir de devenir celle à qui on adresse des énoncés comme: « oh, que je t'aime », et le désir que ces énoncés viennent de lui, d'elle, qu'ils soient dits maintes fois, et sans qu'aucun doute ne plane sur eux. C'est ça l'amour, entre autres. Toujours entre autres. Plusieurs fois nous avons déjà utilisé cette formule « l'amour est... », et on ne peut pas dire l'avoir capturé dans une forme appropriée ou proverbiale, telle que d'autres pourraient l'utiliser pour en apprendre ce qu'est l'amour, ce qu'est leur amour, ou si ce qu'ils ressentent (?), vivent (?), sont (?), ont (?) ou éprouvent (?) – répond au nom « amour ».

Adi. De tout ce qu'on a dit jusqu'à maintenant, le plus près d'une telle formule serait « l'amour est un champ de relations...entre deux...on est saisi par lui mais il faut aussi décider de se laisser saisir, de s'y jeter... ». Par cette description, comme par les précédentes, on est de nouveau face à la circularité de l'amour. Ceci est peut-être son essence – on ne peut pas s'y jeter si on n'est pas déjà pris par lui, et on ne peut pas être saisi par lui si on ne décide pas déjà de s'y jeter. Disons ça autrement – on le peut, mais à ce moment-là il ne s'agit pas de l'amour mais de l'amour déçu, ou de l'amour tragique, ou d'une simulation d'amour.

Ariella. Comment sait-on si c'est le bon moment pour s'y jeter ? Comment sait-on s'il faut s'y jeter ? Comment sait-on si ceci est de l'amour ?

Adi. En fait c'est la même question formulée en variations, c'est une question qui n'a pas – et ne peut pas avoir – de réponse établie à l'avance, ou de réponse qu'un homme ou une femme peuvent se donner tout seuls. C'est une réponse qui peut se donner uniquement à deux, à partir de l'entre-deux. Elle peut se dire « je l'aime », lui peut se dire : « je l'aime », mais s'ils ne peuvent pas se le redire l'un à l'autre chaque fois de nouveau et renouveler cette parole, ils ne pourront pas non plus dire « ceci est l'amour ». Il est essentiel de distinguer le « je l'aime » de « ceci est l'amour ». La déclaration d'un sentiment personnel ne nous apprend pas ce qu'est l'amour. L'émotion de l'amour peut exister chez l'un ou chez l'autre mais indépendamment de l'amour, comme une forme de co-existence. On peut essayer d'adresser cette émotion à son objet, tenter de remplacer la phrase descriptive – « je l'aime » par la phrase performative : « je t'aime ». Mais quand l'émotion de l'un reste sans réponse, son existence est hors du lieu de l'amour, et un jour elle s'éteindra.

Ariella. Même lorsqu'il persiste après avoir échoué à générer un champ d'amour ou d'être saisi par lui, on ne peut plus l'appeler amour. Ça devient autre chose, d'autres émotions le remplacent.

Adi. Cette formule – « ceci est l'amour » se distingue aussi de la description « l'amour est... ». Elle n'est pas seulement un acte de parole (*speech act*) qui désigne quelque chose qui existe. C'est un énoncé qui cherche à déterminer un état ou une relation en forme d'amour, de fonder l'amour par une parole. L'amour, comme le monde, peut être fondé par la parole.

Ariella. Mais comme chaque acte de parole, le « ceci est l'amour » peut ne pas agir, peut n'exister que sur le papier, rassemblement de lettres mortes qui ne peuvent que décrire un état qui s'est déjà terminé ou qui n'a pas du tout existé. L'acte de parole fonde une réalité, un monde, qu'à partir du moment où un autre ou une autre y reconnaît la même chose, s'y magnétise, non seulement à la parole ou à l'acte, mais au champ des relations démarquées par une parole qui dit « ceci est l'amour ». Et à ce moment-là aussi, l'acte de parole peut apparaître après un certain temps vide, nul. Continuer à poser la question « est-ce de l'amour » ou « nous aimons-nous encore » – cela fait aussi partie de l'amour. Mais cela peut également participer de son effritement. Dans la même mesure, cela peut aussi bien éveiller le battement, la gaieté, la possibilité de retomber amoureux.

Adi. Apparemment l'affirmation « ceci est l'amour » est toujours une réponse à la question « est-ce l'amour ? » ou « est-ce que cette chose est vraiment l'amour ? » Mais parfois cette affirmation cherche à anticiper la question. Elle cherche à planer entre le « ceci » – quel qu'il soit – et l'amour qui prend corps en lui. L'affirmation factuelle est une invitation. Elle a un côté fantasmatique.

Ariella. Celle qui a tant espéré que l'amour vienne peut continuer à insister et dire pour un certain temps – « ceci est l'amour », en niant ce qui est déjà clair, ce que l'autre a déjà bien compris.

Adi. Attardons-nous sur le « ceci » dans le « ceci est l'amour ». Cette marque indiciaire exprime une certitude, comme lorsqu'on dit « ceci est une orange » ou « ceci est une enfant », « ceci est une peinture de Van Gogh », « ceci, un vase étrusque » ou « ceci est une guerre ». Mais il est certain que la désignation n'est pas la même dans tous ces cas. Dans le cas de l'amour, il ne s'agit pas de classer des genres ou des espèces, ni d'identifier une époque ou une signature. Il s'agit d'identifier exactement ce qui apparaît en tant que ce qui n'apparaît

pas, mais qui est seulement ressenti. Quand cette chose-là est sentie, alors seulement on peut dire avec certitude : « ceci est l'amour ».

Ariella. Mais le sentiment d'amour ne suffit pas pour dire « ceci est l'amour ». L'amour et le sentiment ne sont pas les mêmes. L'amour est entre-deux, le sentiment est à l'un. L'émotion de l'amour, le plus intime de toutes les émotions, n'est pas une expérience solitaire mais quelque chose qu'on partage avec un autre, et quand on ne le partage pas on espère pouvoir le partager, on désire le partager, on devient folle – d'amour – quand on ne peut pas le partager. Quand l'émotion d'amour de l'une est allumé par celui de l'autre, on peut commencer à dire « ceci est l'amour ». L'objet de cette désignation n'est pas que le sentiment d'amour.

Adi. Le « ceci est l'amour » a quelque chose en commun avec « ceci est la tristesse » ou « ceci est la même nausée », des émotions et des sensations vécus par l'un et qui s'intensifient et se font sentir non seulement comme ce qui l'excite, mais aussi comme ce qui est présent pour lui et pour les autres qui l'entourent et cherchent à être nommés ou exprimés. Mais contrairement à la tristesse ou à la nausée, à partir d'un certain temps l'émotion amoureuse ne lui appartient plus uniquement. Non seulement on désire le partager avec les autres, comme on souhaite partager une joie ou une tristesse, mais si on ne le partage pas il reste douloureux, défectueux, déformé et déformant. Une fois partagé, on le partage différemment de tout autre émotion. On le partage – ou on espère le partager – avec l'un ou l'une bien particulier, pour lequel le rapport émotif qu'on éprouve est exactement ce qui se matérialise par la face qu'on tourne vers lui en tournant le dos aux autres. [...].

Ariella. La désignation faite avec émotion est plus qu'une émotion. Elle inclut un moment de jugement. Quand on se dit l'un à l'autre, en s'étonnant, en s'excitant, « ceci est l'amour », nous disons aussi « la chose dont moi, nous, nous vivons maintenant, est-ce que les gens entendent quand ils disent « amour » ». C'est un jugement classique qui évalue le rapport entre la règle générale et le cas particulier qui incarne le général, mais c'est un jugement qui ne prétend pas connaître préalablement l'idée de cette règle générale. On ne peut pas connaître l'amour abstraitement et en faire l'expérience ensuite, en essayant d'identifier cette expérience comme telle. L'expérience concrète de l'amour transcende en quelque sorte le concret. A partir de cette expérience émerge cette sensation – « ça doit être la chose dont on parle quand on parle d'amour ». Parfois cette sensation trouble comme une question qui ne trouve pas de réponse, une question qui tourmente par le doute qu'elle éveille. « Est-ce vraiment l'amour ? » Très souvent ceci est dû à la difficulté de dire ensemble « ceci est l'amour ». Il y a des fois où le sentiment de généralité qui accompagne le jugement « ceci est l'amour » apparaît d'une clarté telle qu'on dit « chacun aurait reconnu dans cette expérience que nous partageons maintenant, l'amour ». Dans ce sens « ceci est l'amour » ressemble au jugement esthétique de Kant. Elle regarde un tableau ou un paysage et elle en dit « c'est beau ». Quand elle le dit pour elle, il est clair que chacun aurait partagé son jugement. Ce partage présupposé qui implique un consentement, est à la fois une présupposition obligatoire de son jugement et une description exacte de son expérience. Son jugement est valide non parce que cette généralité est l'épreuve empirique, mais parce que son expérience personnelle inclut une prétention à une généralité, à un sens commun.

Adi. Dans l'amour aussi on peut parler d'un sens commun. Il n'est pas hypothétique ou imaginaire comme dans le jugement esthétique, mais tout à fait concret. Il est constamment mis à l'épreuve dans la vie ensemble. Ce n'est pas l'amour qui le forme mais le partage du monde édifié par et pour leur amour, pour être autrement dans le monde.

Ariella. Le partage, la pratique du partage, rend le sens – commun. Par une conversation continue, pleine de désaccords, de négociations, de polémiques et de consentements, on crée un certain degré de reconnaissance commune que « ceci peut se faire » ou « ceci est de l'ordre de l'insupportable ». Le sens commun que les deux partagent ne peut pas s'enfermer entre eux. Il doit être constamment mis à l'épreuve par les autres. Dans le lieu de leur amour, les amoureux apprennent à transformer les désaccords en sensibilité commune, à se faire aider l'un par l'autre pour pouvoir apercevoir un signal d'alarme – « ceci ne se fait pas » quand les autres se taisent. Mais totalement isolé des autres, le sens commun dans lequel ils se reconnaissent, peut être dangereux. Il peut rendre l'immoral acceptable. Le sens commun n'est pas un renoncement à la divergence mais un démarquage d'un champ dans lequel les divergences peuvent être discutées parmi des autres égaux, entre des positions légitimes, sans délégitimer la position de l'autre qui devient un contradicteur, et sans que son désaccord menace de détruire son principe de réalité. Les désaccords remettent en valeur qu'il ne s'agit pas d'une unanimité dangereuse que l'un ou l'autre se soumet à la position ou au goût de l'autre. Cet autre peut être concret, ou abstrait, présent ou absent.

Adi. Les désaccords sont une condition nécessaire pour que la généralité du sens commun puisse se reformuler chaque fois à nouveau. La généralité décline le sens privé qui menace de détruire le lieu de l'amour, ainsi que l'unanimité qui menace d'étouffer l'amour. Le seul symptôme général de la folie, écrit Kant, est la perte du sens commun et l'entêtement logique au sens privé qui le remplace. Une telle insistance est l'enfer de l'individu, mais peut être l'enfer du couple qui ne fait plus de place pour l'émergence d'un lieu d'amour.

Ariella. Ceci est une condition nécessaire mais insuffisante. Afin que le sens commun persiste sous sa forme générale, il faut que l'entre deux ne se fixe pas comme une chambre de miroirs complètement isolée de l'extérieur et dans laquelle les deux pourraient s'unir et devenir Un qui posséderait un sens commun aux deux. Pour exister, le sens commun doit être constamment mis à l'épreuve, et pas seulement à l'épreuve des deux qui se trouvent l'un avec l'autre. Entre les battements d'amour, en tournant la face au monde, le sens commun doit se croiser avec le monde. Il ne suffit pas à l'amour d'être entre les deux, l'entre deux doit être constamment croisé avec les autres.

Adi. Il ne faut pas oublier qu'un sens commun peut se créer dans n'importe quel partenariat, et peut le conditionner. La pratique du sens commun telle qu'on vient de la décrire ressemble à la « *hevrouta* » (la compagnie des savants) dans la maison d'étude (« *beit-midrash* »). Une histoire bien connue sur Rabbi Yohanan raconte qu'il avait imploré de pouvoir retrouver un ami contradicteur qui s'opposerait à lui comme l'avait fait son ami (et peut être aussi son amant) décédé R. Lakish. Sur toute chose dite par rabbi Yochanan, « R. Lakish posait vingt-quatre problèmes, et Rabbi Yohanan lui opposait vingt-quatre arguments. » Après la mort de R. Lakish, rabbi Yohanan en conçut un chagrin immense. Le voyant si triste, les sages le

mirent en rapport avec un autre savant de compagnie. Mais celui-ci ne lui apportait jamais la contradiction, était d'accord avec lui en tous points, et ajoutait même des arguments pour soutenir ce que disait rabbi Yochanan, jusqu'à ce que le rabbi étouffé, perde sa sagesse et meure de chagrin. (*Baba Metsia* – 84.72).

Ariella. Le sens commun qui se pratique en et par les désaccords existe dans d'autres formes de partenariat intensif ou les deux tournent le dos au monde en même temps qu'ils tournent leur face l'un à l'autre. Parfois, ceci suffit pour que naisse l'amour. Même si on énumérait les différences, nous ne pourrions pas dire qu'en ce qui concerne le sens commun, elles se distinguent profondément. Le sens commun dans le contexte d'amour diffère sur un seul jugement du type « ceci est un X ». Le jugement « ceci est l'amour », tel qu'il est énoncé entre les amoureux ne ressemble pas au jugement « ceci est un X » dans d'autres contextes. L'affirmation : « ceci est l'amour » est un cas particulier d'un jugement-ensemble. Entre membres d'une communauté esthétique on peut supporter un différend dans le jugement « ceci est beau ». Entre partenaires d'affaires, on peut supporter un différend dans le jugement « ceci est profitable ». Entre les amoureux, le sens commun peut supporter divers différends, mais il ne supporte pas un différend qui porterait sur : « ceci est l'amour ».

Adi. C'est ainsi aussi par rapport à des participants d'une même communauté morale. Dans une communauté morale on ne peut pas supporter un différend sur l'affirmation : « ceci est un mal insupportable ». Une communauté morale est définie par le sens commun exactement autour de cette question – la limite du mal insupportable. C'est la même certitude dans la désignation, le même mélange entre sentiment – abomination et joie – et sagesse, de corps et âme. On peut ajouter ici cette affirmation : les amoureux partagent la même sensibilité commune qui marque le seuil de l'insupportable. Et l'on ose dire que des amoureux qui partagent cette même sensibilité pourront s'aimer longtemps.

Ariella. Je formulerais cela différemment : il y a un autre domaine où le jugement-ensemble est nécessaire – celui des citoyens partageant une cité. La condition d'un tel partage serait un consentement sur le jugement : « ceci est insupportable ». Quand un tel consentement n'est pas obtenu, la communauté des citoyens peut se préserver seulement à condition qu'en l'absence d'un tel consentement, on ne commette pas ce sur quoi un accord est inachevable. Autrement dit, on évite de faire ce qui est conçu par une partie de la communauté comme insupportable. C'est ainsi entre les amoureux. En l'absence de consentement, l'un doit se priver de ce que l'autre conçoit comme insupportable.